



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Le combat de la « Piquante Pierre » près de La Bresse

Un récit de André Gérard

André Gérard, est né le 29 novembre 1924 à Cannes de parents mexicains. Son père, Don Hipolito Gérard Payan, marié à Doria Magdalena Cortés y Sieyès, appartenait à une famille d'origine française de la région de Barcelonnette qui avait émigré au Mexique au 19^e siècle. Né en France, il disposait de la double nationalité et en 1943 au moment où le Mexique entraînait en guerre, il s'engageait auprès du consulat Français de la France Libre à Mexico le 19 juin 1943. Il arrive en Angleterre au début septembre 1943 et signe son engagement définitif le 11 septembre 1943. Il est affecté à l'Ecole des Cadets de la France Libre d'où il sort dans la promotion « 18 juin ». Affecté au BCRA, il suit les stages de parachutisme et le stage des commandos, puis il est parachuté dans les Vosges. Il a écrit un récit détaillé de ses années de guerre paru en anglais sous le titre « 55933 » qui était son matricule. Après la campagne de France, Il rejoint le groupement de marche de la 2DB et participe aux combats d'Indochine où il est assez gravement blessé. Il quitte l'armée en fin juin 1946 et retourne au Mexique. Il restera jusqu'à la fin de sa carrière un représentant actif de la France Libre à Mexico. Le texte qui suit relate le combat mené avec les Résistants près de La Bresse. Le texte français est une traduction du texte Anglais réalisée par l'Association du Souvenir des Cadets de la France Libre.

A la tombée de la nuit, le 8 septembre 1944, nous fîmes un décollage sans histoire, puis nous nous dirigeâmes vers le sud. C'était une nuit claire de pleine lune et en dépit du black out, on voyait beaucoup de lumières sur l'Angleterre. Nous partions avec une certaine appréhension car on disait qu'il n'y avait pas beaucoup de sécurité au quartier général français de Londres. La rumeur disait que pour savoir où seraient parachutés les agents de la France Libre, il suffisait de le demander au portier du Quartier Général. Il y a eu malheureusement de nombreux cas où les agents et les officiers sont tombés aux mains des Allemands et ont été exécutés après avoir subi d'horribles tortures.

Au dessus de la Manche, la vue était magnifique. Nous pouvions voir la mer et le reflet argenté de la lune sur la mer. Un vrai rêve. Nous sommes revenu à la réalité et nous avons réalisé que nous volions au dessus de la France en entendant et en voyant les explosions des batteries anti-aériennes allemandes sur la côte française. Ils ne nous ont pas eu, Dieu merci.

La tension et notre angoisse ont monté au fur et à mesure que se rapprochait le moment de sauter. Après un bout de temps, le dispatcher a signalé que nous nous approchions. Il a enlevé le couvercle de la trappe par laquelle nous allions sauter, a vérifié que nos « static lines » étaient convenablement accrochées et nous a mis en position autour de la trappe.

Le pilote a ralenti les quatre moteurs et a baissé les volets des ailes.

Un instant plus tard, la petite lumière s'est allumée et les ordres de saut ont commencé « Action station number one. Go ! Go ! Go! Go! ».

Comme d'habitude, j'avais la dernière position de saut. Je passais de l'obscurité et du bruit du fuselage à la clarté et au silence de la nuit, mon parachute s'est ouvert et j'ai atterri.

Compte tenu de mon atterrissage rapide, j'ai calculé que l'avion devait voler à peine à 300 pieds. Durant la descente, j'ai bien cru que j'allais atterrir dans les arbres, mais ce ne fut pas le cas. La clairière au dessus de laquelle nous avons sauté étaient couverte de buissons de bruyère qui vus d'en haut paraissaient à clarté lunaire être des arbres.

Je retirais mon harnais immédiatement, en tournant le verrou qui tirait ensemble toutes les courroies du parachute, et en ouvrant le harnais d'un bon coup de poing. Je pouvais distinguer une personne qui s'approchait aussi, m'accroupissant sur place dans les buissons, je sortis et pointais mon pistolet et j'attendis son arrivée. Je pouvais voir que c'était un Français qui ne m'avait pas vu. Il a presque butté sur moi et sur le canon de mon pistolet.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Le combat de la « Piquante Pierre » près de La Bresse

Un récit de André Gérard

Une fois sûr que je n'étais pas tombé dans un piège, je me levais et je le suivis en lui parlant tout en emportant mon parachute. Ce maquis était le maquis de la « Piquante Pierre » près de La Bresse.

Le nom de code de l'opération était "Coupole". Nous sommes arrivés dans une ferme où mes trois compagnons de saut m'attendaient avec un groupe de résistants. Je dois exprimer mon admiration pour l'équipage du B24 qui nous a transporté, pour la précision extraordinaire de leur navigation puisque nous avons été déposé exactement dans la zone d'atterrissage et ce au milieu d'une forêt.

Il m'a fallu un moment pour réaliser que j'étais en France, dans la Résistance et que j'aurai bientôt à vivre l'épreuve de vérité de la confrontation avec l'ennemi. Ce n'était plus des manœuvres d'entraînement, mais les choses sérieuses et qui l'étaient vraiment.

Le maquis de la "Piquante pierre" était divisé en plusieurs camps comportant approximativement 100 hommes chacun. Il était principalement composé de jeunes hommes venant des villes voisines telles que La Bresse, Cornimont, Gérardmer, etc ... qui avaient rejoint la Résistance entre autres choses pour éviter d'être déporté en Allemagne dans le cadre du service de travail obligatoire qui avait été imposé par l'occupant. Il y avait aussi un camp appelé « Alsacien » qui était composé des jeunes gens envoyés dans les Vosges par les Allemands pour construire des fortifications mais qui avaient réussi à s'échapper. La partie militaire était formée par quelques caporaux et sergents qui avaient réussi à éviter d'être internés ou qui s'étaient évadés des camps de prisonniers. J'avais aussi parmi mes hommes un sergent alsacien qui avait été incorporé de force dans l'armée allemande et qui avait déserté. Les différents camps qui formaient le maquis occupaient un périmètre¹ d'environ 20 km et entre chaque camp, il y avait un espace d'un ou deux kilomètres qui était couvert seulement par des postes d'observation et des patrouilles permanentes. L'armement était totalement insuffisant. Le commandant du maquis était un lieutenant nommé Monnet et le commandant régional était un Mr Lucien.

Une mission "Jetburgh" composée d'officiers Français et Alliés avait été parachutée dans la zone sous le nom de code de « Pavot ». Il y avait aussi dans cette mission un opérateur radio dont le rôle était de garder le contact avec Londres. Cette mission « Jedburgh » devait coordonner les efforts de la Résistance, demander l'envoi d'officiers pour préparer et entraîner les combattants de la Résistance et aussi pour faire parachuter les armes, les munitions et les explosifs destinés à approvisionner le maquis de la « Piquante Pierre ». En théorie, cette mission était aussi en contact avec les autres maquis de la région et était informée de leurs actions.

Les hommes et les jeunes gens du maquis de la "Piquante Pierre" étaient divisés en groupes de 100 hommes ou « centaines ». Georgelin, Chapman et moi nous nous vîmes assigner chacun un groupe que nous devions faire passer en un temps record de l'état de paisible paysans à l'état de combattants. Ce en leur apprenant les connaissances de base des armes, de l'entraînement au tir, de l'école de combat, des tactiques de guérilla et de patrouilles. Le sous-lieutenant Michel qui avait sauté avec nous fut désigné comme adjoint du Lieutenant Monnet.

J'étais affecté à la centaine "La Bresse" et je commençais immédiatement l'instruction et l'entraînement. Ce qui leur manquait en formation militaire était plus que compensé par l'enthousiasme, l'amour de la Patrie et un véritable courage. Comme le Commandement avait décidé d'occuper le territoire et de s'y maintenir, nous nous mîmes à creuser des trous individuels et des emplacements pour les armes automatiques avec un champ de tir dégagé sur les positions où nous pensions que les Allemands pourraient arriver. Presque chaque nuit, durant plus ou moins une semaine, les bombardiers « Carpetbagger » qui avaient été convertis en avions cargos nous rendaient visite, larguant des containers d'armes, de munitions et d'explosifs pendant que le beau temps durait.

¹ Le « périmètre » des militaires doit s'entendre comme une surface plutôt qu'une longueur donc 20km²



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Le combat de la « Piquante Pierre » près de La Bresse

Un récit de André Gérard

Petit à petit, les groupes commençaient à ressembler à des unités de combat au fur et à mesure de l'avancement de leur entraînement. Puis les jeunes gens étaient équipés avec les armes individuelles et les armes collectives.

Une douzaine de déserteurs de l'armée allemande nous avaient également rejoint. Il s'agissait de Russes originaires de Mongolie qui avaient été capturés et enrôlés dans l'armée allemande. Leur régiment était stationné à Nancy. Nous ne leurs donnions pas d'armes et nous les utilisions uniquement comme brancardiers ou pour des tâches de non-combattants. En dehors de l'entraînement des jeunes gens et des routines de préparation, nous montâmes une série d'embuscades réussies contre les troupes allemandes. Nous occupions les plus hautes parties de la montagne le jour et la nuit nous descendions au creux des vallées où passaient les grandes routes. Les convois de camions et de véhicules blindés allemands n'osaient circuler que le jour car la nuit, protégés par l'obscurité, nous avions le contrôle du terrain.

Une fois, j'eus à diriger une patrouille dont la mission était de capturer un homme qui collaborait avec les Allemands et qui vivait au centre de La Bresse. La Bresse est une ville située au creux de l'une des vallées qui entouraient les camps du maquis. Il y avait là un important détachement Allemand qui y était stationné. Ma patrouille était composée de 5 ou 6 hommes et à la tombée de la nuit nous sommes entrés dans la ville en jouant à cache cache avec les Allemands qui ne nous ont pas repérés. Nous avons atteint la maison de l'individu qui n'a pas offert de résistance mais alors que nous avions pénétré chez lui, un lourd contingent de troupes motorisées allemandes est passé devant chez lui. Seule la fenêtre et son rideau nous séparaient d'eux. Il m'a semblé que le collabo allait faire quelque chose pour nous dénoncer. A voix basse mais d'un ton ferme, je l'ai prévenu qu'il serait le premier à mourir ce qui l'a apparemment calmé. Nous sommes rentrés plus ou moins par le même chemin que pour venir en l'emmenant avec nous. Il se comportait calmement. En arrivant au camp, nous l'avons remis aux officiers supérieurs et je n'ai rien su de ce qui lui était advenu.

Nous avons également mené une opération de sabotage contre la ligne de chemin de fer qui allait de Strasbourg à Saint-Dié où nous avons fait exploser un train de munitions dans un tunnel. C'est Georgelin qui était en charge de la mission et c'est là que nous avons appliqué à la lettre ce que les Anglais nous avaient enseigné. Si j'ai bien compris, la ligne de chemin de fer est resté inutilisable durant fort longtemps.

Les règles de sécurité dans le maquis étaient inexistantes. Dans la ville de La Bresse, les jeunes filles utilisaient le tissu des parachutes que leurs petits amis leur avaient apporté la nuit. Elles en faisaient toutes sortes de foulards qu'elles portaient ouvertement. Les Allemands nous avaient parfaitement localisés parce que, en dehors des indiscretions des membres des familles des résistants, un avion léger de reconnaissance allemand nous survolait au moins une fois par jour et relevait sûrement nos positions. Finalement, à cause du harcèlement continu que le maquis infligeait aux troupes et aux installations allemandes, le haut commandement Allemand décida d'exterminer cette Résistance.

Les Allemands montèrent une grande opération et encerclèrent les camps du maquis en profitant des reconnaissances aériennes effectuées les jours précédents. On disait qu'Himmler lui-même avait donné l'ordre de nous exterminer et de ne faire aucun prisonnier. A 7h du matin, le 16 septembre, les Allemands firent sans succès une attaque contre le camp de Gérardmer. A 9h, ils se retirèrent avec d'après des témoins deux camions pleins des corps de leurs tués.

Le maquis avait souffert dix tués et quelques blessés. Comme la liaison entre les camps n'était pas très bonne, je n'ai été informé de la rencontre que vers 11h du matin, c'est-à-dire deux heures



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Le combat de la « Piquante Pierre » près de La Bresse

Un récit de André Gérard

après que tout se soit terminé. Le lendemain, ils attaquèrent un autre camp. Deux résistants furent tués mais je n'ai jamais su quelles pertes les Allemands avaient subies à cette occasion.

Dans mon secteur, qui mesurait environ un mile, ma centaine d'hommes prirent leurs positions de combat à 4h30 du matin et y restèrent jusqu'à 8 heures. Puis seules les sentinelles y restèrent.

A 7 heures le mercredi 20, du haut de mon poste de commandement, je commençais à voir les camions allemands qui arrivaient au pied de nos positions, à l'extrémité de la allée. Puis je vis ne nombreuses troupes qui en sortaient. La force qui attaquait notre position se composait d'un bataillon d'infanterie de marine Allemande.

La grande route était située à quelques 600 mètres de mon secteur et de mes emplacements d'armes automatiques. Nous avons vu juste avant une troupe de cyclistes descendant de la grande route pour former un cordon. Durant un instant je pensais que c'était simplement pour former un cordon de protection pendant que le convoi de camion allait passer. Mais quand je vis que les camions qui étaient arrivés pleins de troupes revenaient vides, je préparais mes hommes et leur faisait occuper les trous individuels et les emplacements de combat. Puis j'adressais un message au quartier général indiquant que plusieurs centaines d'Allemands étaient devant nous et allaient donner l'assaut. Les Allemands commencèrent à avancer en ligne en tirant vers mes positions.

Parmi les armes parachutées que nous avons reçues des Britanniques, il y avait une arme appelée PIAT qui était multi-usages et qui pouvait être utilisée comme anti-char mais aussi comme mortier. Vous placiez un détonateur sur la tête des grenades qu'il tirait et cela les faisait exploser à l'impact.

Afin de contenir l'assaut des allemands, je préparais les grenades et mis mes PIATS en batterie et pour les utiliser comme des mortiers puis nous commençâmes à faire feu comme l'infanterie allemande avançait. Mais oh horreur des horreurs ! A ma grande déception, aucune des grenades n'explosa et elles n'eurent donc aucun effet défensif. Ce qui est probablement arrivé est que le sol était très mou parce qu'il avait beaucoup plu ce qui fait que les grenades se sont simplement enterrées sans déclencher les détonateurs. Par contre, les Allemands nous inondèrent d'explosifs avec leurs mortiers.

Grâce aux emplacements d'armes automatiques et aux trous individuels que nous avons creusés, ma centaine n'avait jusqu'alors subi aucune perte ni souffert aucun blessé. La première ligne allemande était déjà à 60 ou 80 mètres de nous et ils n'avaient toujours pas détecté mes positions car elles étaient parfaitement enterrées et camouflées et que j'avais ordonné à mes hommes de ne pas tirer tant que je n'en avais pas donné l'ordre. Tous les Allemands étaient totalement à découvert. A mon commandement, tous mes fusils mitrailleurs Bren depuis leurs emplacements et mes hommes depuis leurs trous individuels ouvrirent le feu. Le résultat fut terrible pour les Allemands qui firent retraite en désordre en laissant de nombreux blessés sur le sol.

Une nouvelle fois ils lancèrent une pluie de mortier sur nous mais comme précédemment, aucun de mes hommes ne fut blessé ou tué. Les Allemands lancèrent d'autres assauts encore et encore sans atteindre leur objectif. Durant l'un de ces assauts, je surveillais depuis mon poste de commandement qui était couvert d'un morceau de parachute vert kaki qui servait de protection contre la pluie. J'entendis une détonation et un petit trou apparut dans le tissu au dessus de ma tête. Stupidement, je restais à la même place pour essayer de voir qui et d'où on avait tiré sur moi. J'entendis une deuxième détonation. Cette fois, un autre petit trou est apparu dans le tissu mais tout près de ma tête au raz de mes cheveux. C'est alors que je me souvins un peu tard que dans ce cas, on ne doit pas sortir sa tête deux fois à la même place. Je rampais sur le ventre de quelques mètres, je levais la tête et je distinguai une personne cachée derrière un buisson à 50 ou 60 mètres. Il ne regardait pas dans ma direction à ce moment. Je pointais ma carabine sur le buisson et tirait quelques coups. Je vis seulement une botte qui tournait d'un quart de cercle puis plus rien ne bougea.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Le combat de la « Piquante Pierre » près de La Bresse

Un récit de André Gérard

Sur les autres positions du maquis, Georgelin et Chapman résistaient aux attaques allemandes avec des succès divers. En effet, les Allemands avaient déjà pénétrés en partie en profitant des inégalités du terrain et du brouillard qui commençait à se former.

Le feu était intense et sans arrêt. Je découvris que Chapman avait été tué au commandement de sa centaine, sur mon flanc gauche. Son nom est gravé sur le monument de la « Piquante pierre » en compagnie des noms d'une soixantaine de combattants de la résistance qui ont laissé la vie dans ces rencontres et d'autres qui ont été capturés et abattus sans pitié par les Allemands.

Bien que les Allemands aient été incapables de pénétrer ma position, je réalisais qu'ils étaient en train d'avancer sur mon flanc droit parce que, au fur et à mesure de leur avance, ils brûlaient les fermes qu'ils capturaient. Ils tuaient aussi tous les êtres vivants qu'ils rencontraient dans leur avance. Vers deux heures de l'après-midi, le brouillard a commencé à se former dans les vallées et à monter vers le sommet des montagnes. Soudain, cinq femmes envoyées par les Allemands sont apparues avec instruction des Allemands de nous dire que si nous nous rendions, nous serions traités comme des prisonniers de guerre mais que sinon, ils brûleraient les villes de Planois, La Bresse et Gerbamont. Ces femmes retournèrent librement informer les Allemands de notre refus de nous rendre.

Mes positions étaient au sommet de la crête qui dominait la route La Bresse-Planois. Sur l'autre côté, derrière environ un demi-mile de terrain découvert se trouvait une épaisse forêt de pins. J'ai entendu un vague rapport comme quoi tous les camps avaient été attaqués mais je n'ai pas vu le résultat de ces attaques. Aux environs de trois heures de l'après-midi, il a commencé à bruiner et nous commençâmes à subir des tirs allemands sur nos côtés gauche et droit. Une nouvelle fois, nous subîmes des tirs de mortier et vers 16 heures je reçus juste à temps l'ordre du lieutenant Monnet de faire retraite dans la forêt et d'éviter d'être encerclé sans moyen de s'échapper. Nous abandonnâmes nos positions au plus vite et de façon ordonnée en profitant du brouillard qui s'épaississait. Nous traversâmes le terrain découvert et nous pénétrâmes dans le bois avec toutes nos armes au moment précis où les premiers Allemands prenaient possession de la crête et occupaient les emplacements que nous venions d'abandonner.

Nous avançâmes dans la forêt avec un certain calme parce que, en dépit des tirs que nous subîmes des Allemands après qu'ils aient occupé nos positions sur la crête de la colline, je savais par expérience qu'ils n'avaient pas l'intention d'entrer dans la forêt et qu'ils n'aimaient pas combattre au corps à corps. Une fois que nous fûmes installés dans la forêt, les Allemands arrêtaient leur poursuite et se contentèrent de brûler toutes les fermes qu'ils n'avaient pas encore brûlées et de tuer nous les pauvres malheureux qu'ils trouvaient. Un de ces nombreux malchanceux qu'ils trouvèrent et tuèrent était un garçon de 13 ou 14 ans qui n'était pas un combattant. Sa seule participation avait été d'apporter et de transmettre des messages pour moi.

Une fois dans la forêt, nous nous dirigeâmes vers un terrain plus élevé où nous passâmes la nuit.

Cette nuit, j'appris que la mission "Pavot" avait réussi à s'échapper à temps et que les autres camps s'étaient dispersés. On a estimé que l'attaque du maquis avait été menée par au moins trois bataillons allemands. Une grande partie des résistants avaient profité de la nuit pour se disperser. Le jeudi 21 au matin, le Lieutenant Monnet m'envoya avec une patrouille pour reconnaître le terrain où avaient eu lieu la bataille. C'est à ce moment que j'ai réalisé combien de fermes et de maisons avaient été brûlées : plus de 25.

Au cours de la patrouille, je rencontrai aussi le sous-lieutenant Michel et Georgelin, qui avaient tous les deux trouvé refuge dans les bois avec leurs hommes durant la nuit. Le résultat de la patrouille nous apprit que les Allemands étaient partis et qu'ils ne contrôlaient plus les abords de la forêt. Une fois mes découvertes rapportées au lieutenant Monnet, il décida que nous occuperions la lisière de la forêt près de l'ancien quartier général du camp.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

BCRA – Le combat de la « Piquante Pierre » près de La Bresse

Un récit de André Gérard

Dans l'après-midi, l'ennemi attaqua de nouveau et le lieutenant Monnet décida qu'il était nécessaire de se retirer. Pour la deuxième fois en deux jours, les restes des camps se retirèrent sur les hauteurs, dans la forêt. Nous reçûmes instruction de nous diriger vers un lieu appelé les « Haut-du-Tot ». Comme il n'était plus possible de transporter les blessés, nous les laissâmes avec quelques paysans dans une ferme. Nous traversâmes les forêts en passant par Rochesson et après avoir marché toute la nuit sans incident, nous sommes arrivés au « Haut-du-Tot ». Le lieutenant Monnet, la mission « Pavot » et Mr Lucien nous y attendaient. Au vu de la situation, ils décidèrent de disperser le maquis et ce fut l'heure de la séparation. Georgelin, Michel et moi restâmes ensemble avec quelques membres de la Résistance et nous décidâmes de traverser les lignes allemandes pour rejoindre les Américains.

...
D'après deux publications historiques qui ont paru après la guerre: "Trois années de résistance dans la montagne vosgienne" écrit par « Lucien » et « La Bresse martyre » ; il est dit que les Allemands ont perdu 450 hommes dans les combats qui ont pris place le 20 septembre (« La Bresse martyre ») ; 80 résistants ont péri durant les combats et une centaine de prisonniers et d'otages civils ont été fusillés. Le livre indique aussi que la Résistance dans la région a obligé les Allemands à y maintenir dix mille soldats durant les derniers mois d'occupation ... Sans commentaires